

Blagnac, questions d'histoire 53

Revue Semestrielle d'histoire locale - mai 2017



Heurs et malheurs
des marquis de Maniban
à Blagnac
p.1



Georges Ancely
en excursion à la grotte
de l'Herm en 1894
p.9



Le chateau des marquis de Maniban à Blagnac

Le lieutenant
de vaisseau
Marcel Deshayes *p.15*

Genèse d'une association
(Hommage à
Monique Kermel) *p.21*

La place
de l'Hôtel
de ville *p.25*

La Garonne
en radeaux de Blagnac
à Agen *p.35*

Blagnac, questions d'histoire

Responsable de publication :

Christiane Combelles

Comité de rédaction :

*Lucien Alemanni - Suzanne Béret -
Didier Chapuy - Christiane Combelles -
Anne-Marie Ducos de Lahitte - Roger Gau -
Monique Lanaspèze - Alain Lauret -
Jean-Louis Rocolle - Jacques Sicart*

Maquette :

Philippe Garcia

Impression :

Imprimerie MESSAGES

N° ISSN 1169-4408

*Revue éditée par l'association
Blagnac Histoire et Mémoire*

Siège social :

*BHM - 36, rue Carrière
31700 Blagnac*

blagnachistoire.e-monsite.com



Heurs et malheurs des marquis de Maniban à Blagnac

par *Christiane Combelles*

Les Maniban s'installent à Blagnac en 1748 lorsque Joseph-Gaspard, premier président au Parlement de Toulouse, achète le château situé en bord de Garonne au sud du village. Il en fait sa résidence favorite au prix de nombreux aménagements intérieurs et extérieurs ; il y trouve un havre de paix, très apprécié, où il se repose des fastes et des tracasseries de la vie parlementaire toulousaine, reçoit ses amis et s'adonne à une correspondance très suivie avec son beau-frère, le chancelier de Lamoignon. Sa vie au château a été déjà contée dans notre revue (1).

Lorsque Joseph-Gaspard meurt en 1762, le château échoit à sa fille, Marie-Christine, marquise de Livry. Celle-ci vit à Paris et se sépare rapidement de ses biens toulousains. Le château est vendu en 1766 à Emmanuel de Boyer-Drudas de Sauveterre, dont le père possède de grands domaines à Blagnac. Marie-Christine, parce que fille, ne peut hériter de la totalité de la fortune des Maniban en vertu du testament de son arrière-grand-père, Thomas. Celui-ci avait décidé que son héritage passerait par primogéniture de mâle en mâle à condition que celui-ci soit de "robe longue" c'est-à-dire parlementaire ; à défaut, il irait à la branche cadette. Ces dispositions sont également adoptées par le fils de Thomas. L'héritage est donc revendiqué par Jean-Guy de Campistron. Les Campistron sont rentrés dans la famille Maniban, en 1710, par le mariage de Jean-Gualbert, poète honorablement connu, avec Marie de Maniban-Cazaubon, cousine germaine de Joseph-Gaspard (2). D'après négociations mettent aux prises les héritiers qui se terminent par un accord en 1773 : Jean-Guy reçoit à peu près les trois quarts de la fortune des Maniban et hérite en particulier du Marquisat, soit environ 500 000 livres. Jolie fortune que celle-là !!!

Mais Jean-Guy n'est pas économe... Il va "grand train", vit plus la nuit que le jour, joue beaucoup : "Il conjugue un goût prononcé pour les plaisirs à un manque d'attention aussi prononcé pour l'administration de ses domaines" dit Robert Forster dans l'étude qu'il consacre à la famille Campistron. En 1775, il achète pour son fils, Louis-Cécile-Marie, une charge de président à mortier au Parlement de Toulouse qui contribue à grever le budget familial ; aussi, à sa mort en 1782, lègue-t-il 900 000 livres de dettes qu'il recommande de payer "aussi promptement que possible". Les intérêts annuels de la dette s'élèvent à 45 000 livres et les revenus de la famille à 30 000 livres seulement. Louis-Cécile-Marie passe un accord avec ses créanciers : il abandonne tous ses biens, les biens venant de la succession de son père, les biens de sa mère, toutes les successions qu'il pourra recueillir, sa charge ; les créanciers lui paieront une pension alimentaire. Louis XVI, informé des malheurs du marquis, ordonne à celui-ci de conserver sa charge et lui octroie une pension annuelle de 6 000 livres de manière à ce qu'il puisse y "faire face honorablement" ; le marquis disposerait ainsi d'un revenu annuel de 10 000 livres. Il semble bien que l'accord avec les créanciers ait été renégoциé (3).



J.-G. de Maniban - Musée de l'histoire de la médecine - Hôtel-Dieu - Toulouse - Fonds BHM

Louis-Cécile-Marie a apparemment hérité des goûts de son père. A travers la correspondance qu'il entretient avec Tortel, son majordome ? en tout cas son homme de confiance à Toulouse jusqu'à la mort de celui-ci (fin 1798), on découvre qu'il mène une vie dispendieuse. Il se partage entre de nombreuses résidences ; habituellement, il vit à Gonesse mais le courrier va aussi à Paris, rue de la Grange Batelière ; à Toulouse, il loue 2 logements, l'un place St-Etienne, l'autre rue Boulbonne et à Blagnac, rue Croix-Blanche, la maison de M.Astre, située en bordure du parc du château sur un beau terrain qui fournira des légumes, du vin car il y a de la vigne, du lait car on y élève une vache (4). Des travaux sont programmés, à Toulouse, à Blagnac. Campistron fait circuler régulièrement des marchandises entre Paris et la province : glaces, flambeaux, tapisseries, draps, vaisselle pour meubler les résidences ; pour la bonne bouche : vins de Bordeaux, sucre, café, eau de fleur d'oranger, lard, jambon, dinde farcie et pâté d'oie ; après son mariage (5) s'ajoutent les produits pour "Madame" robes, poudre de corail pour les dents... On imagine le coût de ces échanges...

A Blagnac, le marquis n'a aucun mal à rentrer dans le cercle des notabilités villageoises et à nouer des relations avec le propriétaire du château au bord de Garonne. Or, en avril 1789, le château a changé de main. A la mort du président de Sauveterre, il est vendu à un écuyer, Ambroise Dutrey, dont on sait grâce à l'acte de vente qu'il est ancien contrôleur de guerre à la suite de la Maison du Roy et qu'il habite à Paris un hôtel, rue Richer, dans la paroisse St-Eustache (6).

Le nouveau châtelain se signale par de nombreux services rendus à la communauté, en ce début de révolution, ce qui lui vaut des distinctions, malgré quelques relations compromettantes avec des aristocrates jugés sulfureux (7) : il est colonel de la légion de Blagnac au printemps 1790, élu juge de paix en janvier 1791, préside le tribunal de police en novembre de la même année ; Campistron est chef de la garde nationale. En 1792, Dutrey envoie à Campistron à Paris des certificats de non-émigration mais Campistron a quand même maille à partir avec les autorités révolutionnaires en tant qu'ancien parlementaire ; recherché par la Convention, il revient à Toulouse dans des conditions rocambolesques si l'on en croit le récit de Axel Duboul (8)... Pour un temps, nous ne savons plus rien de lui sauf que fin 1793, il est à nouveau à Gonesse. Dutrey est



Miniature du Marquis de Maniban, gouache sur ivoire, Sicardi, Toulouse, Musée Paul-Dupuy, cliché Emmanuel Grimault



Marie-Thérèse-Eleonore Guignon dite "Mademoiselle Lescot", Joseph Roques, musée du Vieux Toulouse dans Le Portrait Toulousain de 1550 à 1800. Loubatières 1987.



Château et parc de M. de Sauveterre dans les années 1780. Dans le cercle, la maison Astre.

inquiété début 1794, accusé de menées contre-révolutionnaires, mais se tire de ce mauvais pas. Il quitte Blagnac en 1795, peut-être pour toujours, dit-il, laissant ses biens à la garde du jardinier. Il revient pourtant ; en 1797, nous le retrouvons à sa charge de juge de paix.

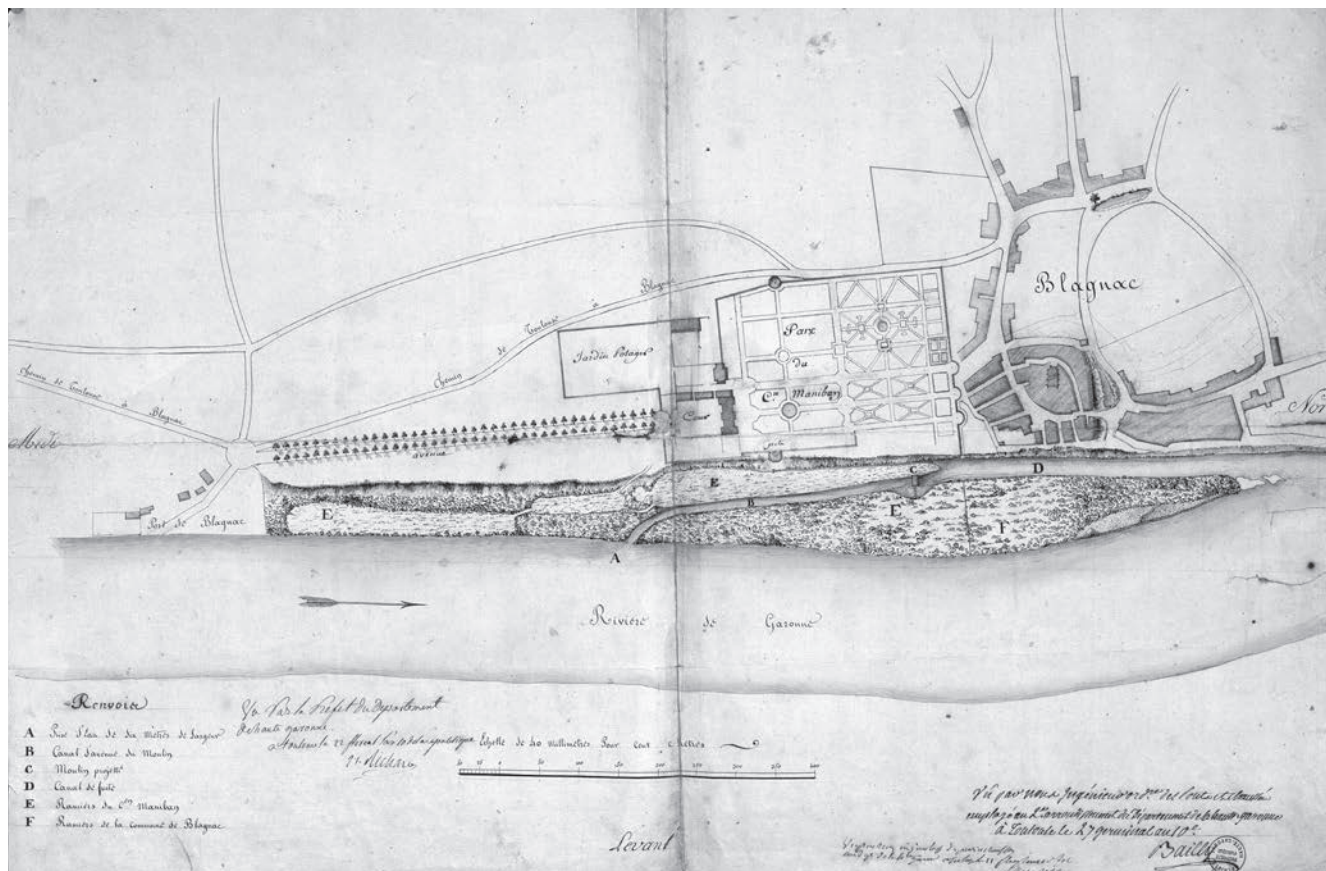
C'est aussi en 1797 que les relations entre Dutrey et Campistron se dégradent. Un passage mystérieux dans une lettre de Tortel datée de décembre 1796 indique que Campistron envisage une acquisition "folle" d'un bien dont "personne ne sait s'il est à vendre". La suite prouvera qu'il s'agit du château ; la lettre ne dit rien du "contrat" que Campistron se propose de conclure, sans doute un contrat de copropriété. Des différends surgissent très vite entre les deux hommes. Tortel écrit le 12 mai : "Qui se serait attendu à voir jamais un procès entre vous et le citoyen D ?... Tenez-vous bien sur vos gardes ... Vous ne pourrez éviter d'être dupe sur tout ce qui concerne le château... Si vous le gardez ensemble, ne pouvant être d'accord, vous ne pourrez donc pas en jouir et je vous verrai tous les jours naître de nouveaux procès..."

Le 20 mai 1797, une sentence arbitrale prévoit la mise aux enchères de la jouissance du château et un règlement pour les réparations à effectuer. Il y aura donc deux mises aux enchères successives : la première pour attribuer la jouissance du château au "mieux-disant" et la deuxième pour confier les réparations au "moins-disant". Les premières enchères ont lieu le 6 septembre 1797 ; elles sont remportées par un certain Albenne pour 1 200 livres de bail annuel mais conformément à la coutume, les enchères restent ouvertes pendant 20 jours pour permettre à d'éventuels renchérisseurs de se manifester. C'est le cas : un homme de loi toulousain, Jean-François Martel, offre 1 700 livres et l'emporte "pour le compte d'un ami". Coup de théâtre : l'ami en question n'est autre que Campistron de Maniban !!! Dorénavant, il dispose du château, à la grande colère de Dutrey. Dans la foulée, un état des lieux est effectué par Jean-Pierre Varennes, tapissier à Blagnac, le 23 mars 1798, qui ne laisse rien ignorer du contenu des appartements des copropriétaires.

Dutrey meurt fin 1799. Louis-Cécile-Marie reste seul propriétaire. Ses amis s'en réjouissent comme en témoigne la lettre de l'un d'eux, datée du 8 janvier 1800 :

“Ce nouveau siècle me trouve comme le précédent sensible à ce qui arrive d’heureux à mes amis quoiqu’il soit un peu inconvenant de l’avouer quand on parle de la mort d’un individu. Je conviens que c’est le sentiment que mon intérêt pour vous m’a fait éprouver que j’ai appris la mort de M. Dutrey ; puisse votre entière propriété vous donner le désir de venir bientôt voir Blagnac. C’est le vœu que je forme et que quoique bien sincère je n’espère pas qu’il soit exaucé. Vous aimez trop Paris pour venir vous enterrer en province”.

Même si Campistron a du mal à abandonner Paris, il diligente de nombreux travaux à Blagnac. Le domaine connaît une grande activité : dès 1799, réparations à la digue sur la Garonne, aux murs de clôture, à la glacière et surtout réaménagement du parc. Celui-ci a beaucoup souffert pendant les absences de Dutrey ; il est resté ouvert à tout le monde et, pire, “a servi de pâture aux troupeaux de vaches, taureaux, mulets, cochons, volailles qui ne se sont pas privés de manger, briser, arracher” écrit Tortel... On retrace les allées, on plante des arbres d’alignement, des ormillles, des lauriers, on refait un verger avec abricotiers, pêchers, poiriers, pommiers. Le jardin à la française est reconstitué à l’identique si l’on en croit les représentations de l’époque comme le jardin à l’anglaise sur le ramier (9). Les travaux ne sont pas seulement esthétiques ; un moulin et son canal de fuite sont construits en 1803, ce qui vaut au marquis quelques litiges avec ses voisins. Le résultat est spectaculaire : “le domaine de Maniban est redevenu au début du XIX^e siècle une résidence prestigieuse ; il est cité dans les récits de voyage de Millin consacrés aux départements du Midi”, dit Marie-Noëlle Fruneau. On murmure que Napoléon y fera étape au retour d’Espagne en 1808.



Le domaine de Campistron de Maniban en 1802. Projet de construction d’un moulin. AD 31.

On dit aussi que Campistron se serait ruiné à vouloir accueillir trop magnifiquement l'empereur. La vérité est plus prosaïque : la Révolution a privé Campistron de sa charge de parlementaire, de la pension royale et a mis, un temps, ses biens sous séquestre...

Notre marquis a été plus que jamais conforté dans une pratique, presque une tradition familiale, l'endettement. Dans les années 1800, Campistron multiplie les hypothèques sur ses biens. En 1809, le château de Blagnac est saisi ; il est acheté en 1810 par le général Compans et connaîtra avec lui pendant 35 ans une gestion sans histoire. Blagnac oublie Campistron et sa légèreté mais se souvient de Joseph-Gaspard de Maniban et de sa vertu ; le château a gardé son nom.

Le dernier marquis de Maniban meurt à Paris en 1820. L'article nécrologique paru dans "le Journal de Paris et des départements" est un modèle du genre et d'approximation.

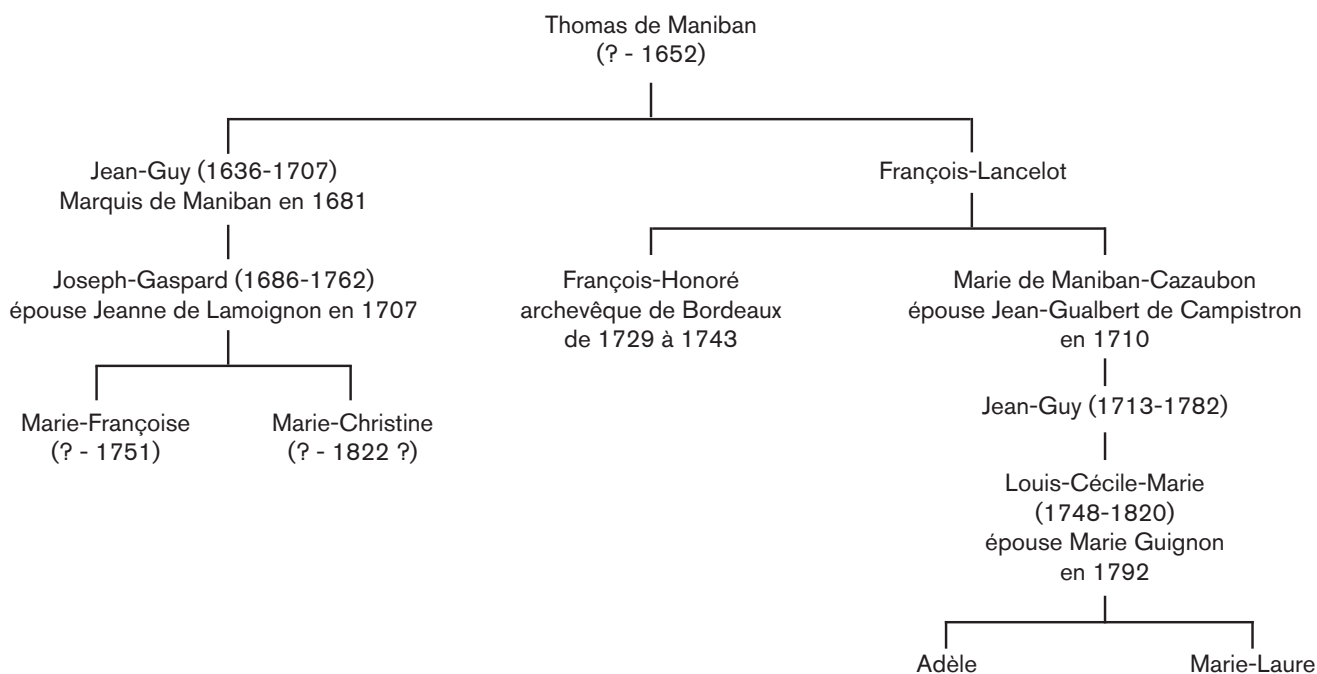
Le petit-fils de Campistron vient de finir sa carrière à Paris à l'âge de 72 ans. Il était le dernier rejeton (10) d'une famille qui a donné à la France un archevêque dont la ville de Bordeaux vénère la mémoire, un premier président que le parlement de Toulouse citait, comme l'un de ses magistrats les plus distingués et un poète que l'Académie française a compté parmi ses membres .

Monsieur de Campistron, marquis de Maniban, était président à mortier dans le Parlement où son bisaïeul (11) avait fait honorer ses vertus et son savoir. Il s'y fit remarquer lui-même par son instruction et son intégrité et fut le seul de cette célèbre compagnie à échapper à la faux révolutionnaire (12). Mais sa fortune et ses espérances furent renversées dans la tourmente et il ne lui resta que les qualités les plus aimables et les plus douces. Son beau caractère n'en fut pas altéré et Monsieur le Marquis de Maniban, mort en chrétien, après avoir vécu en honnête homme et en homme aimable emporte au tombeau les regrets et l'amitié de tous ceux qui l'ont connu .

NOTES

(1) Blagnac Questions d'Histoire n°19

(2) Généalogie des Maniban



(3) L'accord avec les créanciers n'a pas été appliqué tel qu'il avait été prévu puisque au début du XIX^e siècle Maniban dispose de biens auxquels il était censé avoir renoncé.

(4) Tortel adresse en 1797, au moment où le bail doit être renouvelé, un long mémoire à Campistron où il présente les recettes et les dépenses occasionnées par la propriété Astre louée depuis plus de 6 ans et restée inoccupée : 8 540 livres entre location, salaires versés aux journaliers, foin pour la vache.... Une bien jolie somme, dit Tortel, qui referait un impécunieux...

(5) En 1792, Campistron épouse une artiste lyrique de quelque 20 ans sa cadette, "Mademoiselle Lescot", Marie-Thérèse-Eléonore Guignon à la ville, qui lui donnera deux filles.

(6) Dans son "Histoire de Blagnac" Bertrand Lavigne présente Dutrey comme un joueur invétéré qui gagne le château aux cartes quelques années avant la Révolution !!! et organise des fêtes somptueuses... dont rien ne vient corroborer l'existence, si ce n'est le oui-dire !!!

(7) Blagnac Questions d'Histoire n° 51

(8) Récit dans "Les derniers jours du Parlement de Toulouse"
"Réfugié dans la capitale, le président de Campistron, Marquis de Maniban, avait d'abord obtenu sa mise en liberté après avoir été arrêté comme suspect. Mais bientôt ses protecteurs n'osèrent plus le dérober aux recherches ... Il n'aurait pas longtemps survécu à ses collègues. Un homme dont la noble conduite n'a pas été assez connue sut, en affrontant les plus grands périls, soustraire M. de Maniban à la mort. C'était le conducteur de la malle des courriers de Paris à Toulouse ; on le nommait Guillaume Fabre... Il apprend que la retraite de M. de Maniban va être envahie ; il prévient celui-ci, le place au fond de sa voiture sous des amas de journaux et de marchandises. Trois jours s'écoulaient. Enfin, on arrive de nuit à Toulouse. En passant devant la boutique d'une marchande de mode, alors très connue, Fabre lui remet un immense ballot, c'était M. de Maniban couvert de larges enveloppes et chamarré d'adresses. Là, le président arraché ainsi aux sbires de la capitale attendit des jours moins funestes et le retour de l'ordre et de la paix."

(9) On ne sait pas quand et par qui a été aménagé le jardin à l'anglaise ; dans l'acte de juillet 1797, attribuant la jouissance du château, le cahier des charges oblige l'adjudicataire à entretenir le jardin à l'anglaise, preuve que celui-ci existe déjà.

(10) Louis-Cécile-Marie est le dernier rejeton mâle ; le rédacteur de l'article semble ignorer l'existence de ses deux filles.

(11) Joseph-Gaspard n'est pas l'arrière-grand-père de Louis-Cécile-Marie mais le cousin germain de sa grand-mère.

(12) Il y a eu d'autres rescapés...

SOURCES

Archives départementales 31

- fonds de Maniban : 2J 74 correspondance de Tortel
2J 172 documents concernant le château de Blagnac
- registres notariaux
 - Monna : actes de vente du château de Maniban 3E 11075, 3E 20986
 - Pugens : de très nombreux actes ; les plus importants concernent les enchères de 1797 (3E 6503 n°99 et 3E 6491 n° 73-75)

Archives municipales de Blagnac : Délibérations de l'Assemblée générale de la Paroisse

- 1D8 (1781-1790)
- 1D9 (1790-1793)
- 1D10 (1794-1804)

BIBLIOGRAPHIE

- CLAIR Sylvie : Joseph-Gaspard de Maniban, premier président au Parlement de Toulouse. Thèse de L'École des Chartes. AD31
- DUBOUL Axel : La fin de Parlement de Toulouse. F.Tardier 1890 ; réédition en 2012.
- FORSTER Robert : A noble family in 18th century, the Campistron de Maniban. AD 31. 1958
- FRUNEAU Marie-Noëlle : Le parc du Château de Maniban à Blagnac au XVIII^e siècle dans Toulouse et le Midi toulousain entre terre et ciel du Moyen-âge à nos jours.
Association des Amis des Archives 31.1994
- LAVIGNE Bertrand : Histoire de Blagnac Capdeville Toulouse 1875.
réédition en 1978.
- Le Portrait Toulousain de 1550 à 1800. Catalogue d'exposition. Loubatières 1987
- Revue "Blagnac questions d'histoire" n° 19 et 51



*Georges Ancely - Déjeuner devant la grotte de l'Herm - 1894 - 15 X 21
Musée Paul-Dupuy - Numéro d'inventaire 009.0.355*

Georges Ancely en excursion à la grotte de l'Herm en 1894

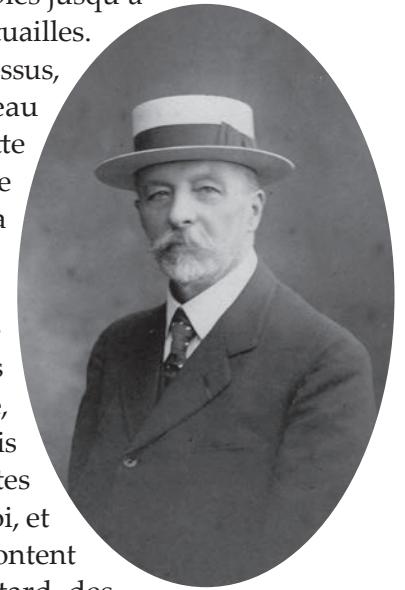
par *Lucien Gratté*

On ne présente plus Georges Ancely, qui a fait l'objet d'un article dans le numéro 42 de notre revue. Il a promené sa chambre photographique à Toulouse, mais aussi dans le Midi, et jusqu'en Auvergne. Véritable "reporter" avant l'heure, il laisse une œuvre dont on peut voir une partie sur le site du musée Paul Dupuy de Toulouse (bibli. 1).

Nous avons retenu une excursion à la grotte de l'Herm, dans l'Ariège, où il a pris deux clichés : *Départ pour la grotte de l'Herm*, et *Déjeuner devant la grotte de l'Herm*. 1894. Plaques de verre au gélatino-bromure d'argent 15 x 21 cm. Musée Paul Dupuy, Toulouse (1). Ce format, qui permettait des tirages par contact très détaillés, n'était pas précisément facile à mettre en œuvre, par la taille et le poids de la chambre, certainement montée sur un pied (2).

Cette excursion, qui peut se faire aujourd'hui dans la demi-journée au départ de Toulouse avait dû, en 1894, demander plusieurs jours, entre l'aller à Foix en chemin

de fer et le véhiculage en voitures à cheval sur de mauvaises routes empierrées. On devine que les excursionnistes avaient bénéficié d'une intendance "lourde", notamment pour le pique-nique, puisqu'on avait monté des tables jusqu'à l'entrée supérieure de la grotte, des drapeaux ! et, bien sûr, les victuailles. On devine, à gauche de la photo, un grand couffin en osier et, au-dessus, un autre photographe avec une chambre sur pied. Tout ce beau monde est en costume de ville, le parcours partiel dans la grotte pouvant se faire en cet équipage, d'autant qu'à cette époque, on se crottait au moins autant les pieds que le bas des robes dans la plupart des rues des villes en terre battue.



Le choix du site s'inscrit dans un double mouvement : l'attrait de la grotte, popularisée par les explorations des spéléologues "moderne" et les poètes romantiques, et l'attrait de la paléontologie, révélée au grand public dès la seconde moitié du XIX^e siècle. Depuis toujours, est-il besoin de le rappeler, l'homme a fréquenté les grottes pour des raisons utilitaires, les vestiges archéologiques en font foi, et certainement par curiosité. Les premières mentions écrites remontent à 1575, au sujet de la grotte de Rouffignac, en Dordogne. Plus tard, des guides locaux organisent des expéditions et, petit à petit, des aménagements se mettent en place pour faciliter la visite. Pour ne citer qu'un exemple, à Lourdes, les pèlerins qui ne peuvent payer le voyage à Gavarnie, très coûteux et qui demande deux jours, peuvent aller à pied depuis la ville visiter quelques grottes sommairement aménagées. La spéléologie moderne, œuvre d'Edouard-Alfred Martel, est considérée comme née en juin 1888, avec la traversée de la percée hydrogéologique de Bramabiau, dans le Gard. Martel sera l'artisan de l'aménagement de plusieurs grandes cavités, telles l'Aven Armand, Dargilan, Padirac...

La paléontologie est révélée, sinon au grand public, du moins à une élite cultivée par Georges Cuvier qui, dès 1795, s'intéresse aux fossiles des carrières de gypse de Montmartre. S'il n'accepte pas le transformisme de Lamarck et s'il pense que les modifications géologiques sont le fruit de "révolutions du globe", donc à caractère cataclysmique, il fixe les bases de l'anatomie comparée et a le mérite de prouver que des espèces différentes de celles actuelles ont peuplées la terre et ont disparu. Plus tard, une succession de chercheurs montrera que l'Homme a été contemporain d'espèces disparues et qu'il a orné les parois des cavernes. La presse popularisera ces idées et des revues de vulgarisation, comme "La Nature" feront naître l'engouement du grand public pour ces sciences.

Le cadre géographique de la grotte de l'Herm

Elle s'ouvre dans le massif calcaire du Plantaurel, édifié au Jurassique (ère Secondaire). On est dans le piémont pyrénéen, les sommets ne dépassant pas 1 000 mètres d'altitude, et parallèle à la ligne de crête des Pyrénées. Coupé par la vallée de l'Ariège, la partie qui nous intéresse part de Montgaillard, au sud de Foix, jusqu'à Lavelanet. Outre l'Herm, on trouve la percée hydrogéologique du Mas d'Azil et la grotte du Portel, toutes deux contenant un gisement archéologique. Herm, en idiome local pyrénéen, désigne un terrain inculte ou en friche.

Topographie à partir de Gustave Marty, géomètre et archéologue, deuxième moitié du XIX^e siècle, pour le plan, et Marcel Bruneton, spéléologue, en 1945, pour la coupe. Les noms des différents lieux figurent sur le plan de G. Marty. Le tracé en pointillés indique le parcours que l'on peut faire sans équipements spéciaux, comme devaient faire les excursionnistes dès le XIX^e siècle. L'entrée principale conduit à la Salle Ovale, où l'on trouvait encore, en "grattouillant", en 1965, avec un peu de chance, une dent. On rejoint ainsi le Canal, orienté



nord/sud, d'où l'on gagne l'entrée Caussou, là où les excursionnistes, sur la photo, piqueniquent. Un troisième orifice existe au plafond de la salle du Gorille, ou de Tantale (aven), salle où l'on accède en rampant. La suite de la cavité nécessite une échelle ou une corde pour descendre un ressaut de 7 mètres de haut. À partir de la Salle du Lac bien au-dessus des deux entrées, culminant au Paradis, à une altitude très nettement au-dessus de celle de l'entrée principale. En ce point, on trouve encore des ossements fossiles, ce qui fait soupçonner une ou des entrées à une altitude encore plus élevée, aujourd'hui obstruée(s). Avec l'obscurité et la marche très lente sur des sols tourmentés, les profanes s'imaginent parcourir des kilomètres sous terre ; le parcours en question représente à peu près la longueur de trois terrains de foot...

Nommer, c'est prendre possession

Si les grottes bien connues des populations locales, ont parfois des noms inspirés par des noms de lieux, des caractéristiques morphologiques ou des propriétaires (Roc percé... Tuto de Jean...), l'intérieur des cavités est "baptisé" par les explorateurs, grande tradition qui fait que ce qui est nommé sort d'un anonymat et permet, par la tradition verbale et l'écrit, de donner des repères dans un espace assez répétitif, aux divers « utilisateurs » du milieu. Pour ce qui concerne la grotte de l'Herm, on trouve des noms relatifs à la forme (Salle Ovale...), à des ressemblances (La Cathédrale, Paradis, Les Caveaux...), et à des références à l'Antiquité (Salle d'Amphitrite, Salle du Gorille ou de Tantale...).

Un immense gisement paléontologique

La grotte de l'Herm a livré du matériel archéologique attribué au Moustérien (Paléolithique Moyen, environ 300 000 à 30 000 ans avant notre ère), à l'Âge du

Bronze, au Hallstatt (premier âge du fer) et au Gallo-romain. Mais c'est pour son gisement paléontologique très important qu'elle est le plus connue. Après 1870, plusieurs chercheurs ariégeois et du Pays toulousain s'intéressent à cette grotte, dont le gisement, connu localement, n'a pas fait encore l'objet d'études scientifiques. Cette très grande abondance de fossiles n'implique pas que les faunes aient été très abondantes à un moment donné, mais c'est l'accumulation régulière sur des centaines de milliers d'années qui produit ce phénomène. Pour comprendre cette accumulation, il faut savoir que les grottes connaissent des phases de creusement et des phases de sédimentation, alternativement, en fonction du climat local, et des modifications des versants des massifs dans lesquelles elles sont creusées (3). De sorte que, ce que perçoit le visiteur n'est qu'une infime partie de la cavité, qui peut avoir des parties entièrement obstruées, donc indétectables, et des parties ayant disparu. Dans le cas de la grotte de l'Herm, des sédiments fossilifères dans les parties basses contenant du lion des cavernes, qui, on verra plus loin, n'occupe que les porches, laissent à penser que ce remplissage est venu par un orifice ou des orifices plus hauts que les entrées actuelles.

Ces sédiments sont constitués d'un amalgame d'argile, de sable et d'os plus ou moins réduits en petits fragments. Au cours de périodes particulièrement humides, ces sédiments ont été recouverts de planchers stalagmitiques. Ces sols riches en phosphates ont été exploités pour l'amendement agricole dans plusieurs sites du sud de la France au XIX^e siècle, ainsi qu'à l'Herm (4).

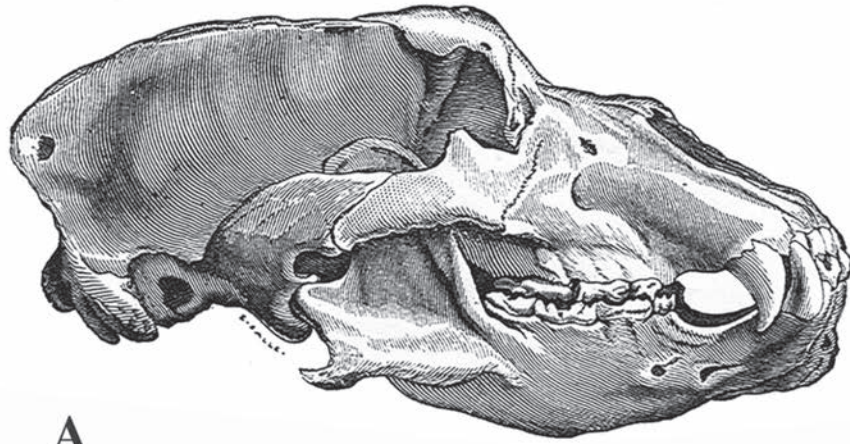
L'autre type de gisement concerne surtout l'ours des cavernes, dont les corps n'ont pas eu le temps d'être emportés dans ces remplissages, de sorte que leurs squelettes gisaient à même le sol, les os restant en connexion anatomique, ce qui permit de les remonter entièrement pour la présentation dans les musées ! (5).

La faune de la grotte de l'Herm

Elle appartient au Pléistocène (tout début de l'ère quaternaire). Elle succède à une faune typique des climats chauds, comme le montrent le lion et la hyène, mais le climat devient plus tempéré, avant les grandes glaciations. On peut la situer entre 300 000 et 11 000 ans avant notre ère.

L'ours des cavernes (*Ursus spelaeus*) : Il partage le même ancêtre que l'ours brun, avec lequel il cohabite, et l'ours blanc. Il s'éteint vers 11 700 ans avant notre ère. Les mâles atteignent plus de 1,30 mètre au garrot et peuvent dépasser 3,50 mètres de haut en position dressée. Ils pèsent autour de 450 kg. Ses molaires sont puissantes, preuve d'un régime fondamentalement omnivore, avec apport carné. S'il se déplace et se nourrit à l'extérieur, il utilise aussi pleinement la caverne malgré l'obscurité, où il creuse des bauges dans le sol argileux pour l'hibernation ; on trouve aussi des parois lustrées par le frottement des générations de fourrures, et des griffades de ces parois quand l'animal, dressé sur ses pattes de derrière, se fait les griffes.

Le lion des cavernes (*Felis leo spelaea*) : La question n'est pas totalement tranchée de savoir s'il s'agit d'un lion ou d'une panthère (*Panthera leo spelaea*). Les peintures et gravures pariétales montrent un animal sans crinière, mais il pourrait s'agir de femelles. Les rares analyses ADN actuelles montrent que *leo et panthera* ont un ancêtre commun. Il fait lui aussi partie de la faune du Pléistocène, mais disparaît plus tôt que l'ours des cavernes, vers 16 500 ans avant notre ère. Les plus gros mâles pouvaient mesurer jusqu'à 3,5 mètres de long et pesaient entre 250 et 320 kg. Son impressionnante dentition montre qu'il s'agissait d'un redoutable prédateur. Il ne pénétrait pas dans les zones obscures des grottes, et se cantonnait aux porches.



A



B



C

A. Ours des cavernes : Les canines restent puissantes. Les molaires n'ont pas de crêtes aiguës, mais leur surface possède des tubercules sont plus aptes à broyer des végétaux.

B. Lion des cavernes : Les canines sont très développées. Les prémolaires et les molaires, appelées aussi "carnassières", sont typiques des prédateurs.

C. Hyène des cavernes : Les molaires permettent de broyer les os.

La hyène des cavernes (*Hyaena spelea*) : Plus petite que le lion, avec tout de même un poids de l'ordre de 100 kg, elle était carnivore, éventuellement charognarde, et sa puissante mâchoire et des dents lui permettaient de broyer les os. Elle aussi habitait les porches.

Il a aussi été trouvé à l'Herm, dans une moins grande quantité, du glouton, mammifère de la taille d'un petit ours au régime alimentaire omnivore à dominance carnivore, du lagopède, ou perdrix des neiges, du harfang, sorte de chouette, du loup et du cervidé, faune plutôt typique des climats frais et froids.

Comme la tendance actuelle fait que tout semble dérégulé, il est bon de rappeler :

- que les fouilles à but préhistorique ou paléontologique sont interdites sans autorisation des autorités concernées ;
- que la grotte de l'Herm fait l'objet d'un arrêté de biotope en octobre 1991 pour protéger la colonie de chauves-souris et que son accès est interdit du 1^{er} Avril au 30 août et du 1^{er} octobre au 15 mars. Cette mesure a porté ses fruits et la colonie de chauves-souris (grand Murin, minioptère de Schreibers, Rhinolophe euryale) s'est reconstituée, à tel point que la visite, pendant la courte période autorisée, est rendue peu attrayante par la masse de guano accumulé et l'odeur méphitique de cette dernière !

Notes infrapaginales

(1) Plaque de verre recouverte d'une couche de gélatine renfermant le dépôt d'argent qui constitue l'image. Ses tonalités s'étendent du gris neutre au noir. Ces plaques étaient livrées dans des formats qui ont été normalisés au cours du Congrès photographique international de Bruxelles en 1891.

(2) Georges Ancely a également "couvert" une excursion à la grotte de Gargas, dans les Hautes-Pyrénées.

(3) Intérieurement, c'est la corrosion qui prédomine. Elle est due aux eaux de ruissellement qui se chargent en carbone au contact de la terre végétale. Extérieurement, c'est l'érosion due aux épisodes météorologiques.

(4) À la fin du XIX^e siècle, Arthur Caussou, de Lavelanet, exploita ce phosphate. Des rails pour manutentionner des chariots avaient été placés dans la partie la plus plane de la grotte, et l'entrée avait été fermée par un mur percé d'une porte et de fenêtres. Ensuite, le phosphate devait être acheminé à dos de mulet vers la vallée. L'entrée supérieure, qui porte son nom, a été ouverte par ses ordres.

(5) La grotte de l'Herm a alimenté la grande majorité des musées européens.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Bibli. 1. <https://www.musees-midi-pyrenees.fr/musees/musee-paul-dupuy/collections/arts-graphiquesestampesphotographie-georges-ancely/georges-ancely/biarritz-la-grande-plage/>

REMERCIEMENTS

- Musée Paul Dupuy de Toulouse, pour son autorisation à reproduire la photo de Georges Ancely.
- Nicole Ravaiau, présidente du comité départemental de spéléologie de l'Ariège, pour ses documents.
- Claude Ridoire, propriétaire de la grotte.

Le lieutenant de vaisseau Marcel Deshayes

(1922-1954)

par Jacques Sicart et Jean-Louis Rocolle

“À la mémoire du lieutenant de vaisseau Marcel DESHAYES mort au champ d’honneur le 9 février 1954 à NIM-DINH (Tonkin)”.

Ces mots sont gravés à côté de la photo du jeune officier sur la tombe DESHAYES-CARYEL située au cimetière du Centre de Blagnac. L’intérêt suscité par cette découverte est à l’origine de nos recherches et de la publication de cet article.

La Deuxième guerre mondiale

Fils de Louis Deshayes et d’Andrée Cayrel, Marcel voit le jour à Toulouse au numéro 43 de la rue Bayard le 28 décembre 1922. Le patriotisme est une tradition familiale chez les Deshayes comme l’atteste le livret militaire de son père, héroïque poilu pendant la Grande guerre et employé à la compagnie des Chemins de Fer du Midi dès son retour à la vie civile. Âgé de 20 ans en 1942, Marcel est admis à l’école des Aspirants de la Marine située à Alger, loin de la France occupée par l’armée allemande. Il découvre l’Afrique du Nord le 4 décembre 1942, un mois après le débarquement sur la côte algérienne de l’énorme armée anglo-américaine. Cet événement historique majeur prélude à la libération de l’Italie et de la France. En 1943, le croiseur “Gloire” sur lequel il sert avec le grade d’enseigne de vaisseau fait partie de la flotte de vingt-huit bâtiments ralliée aux Forces Françaises Combattantes. Elle intègre l’impressionnante armada anglo-américaine et participe au débarquement de Provence.

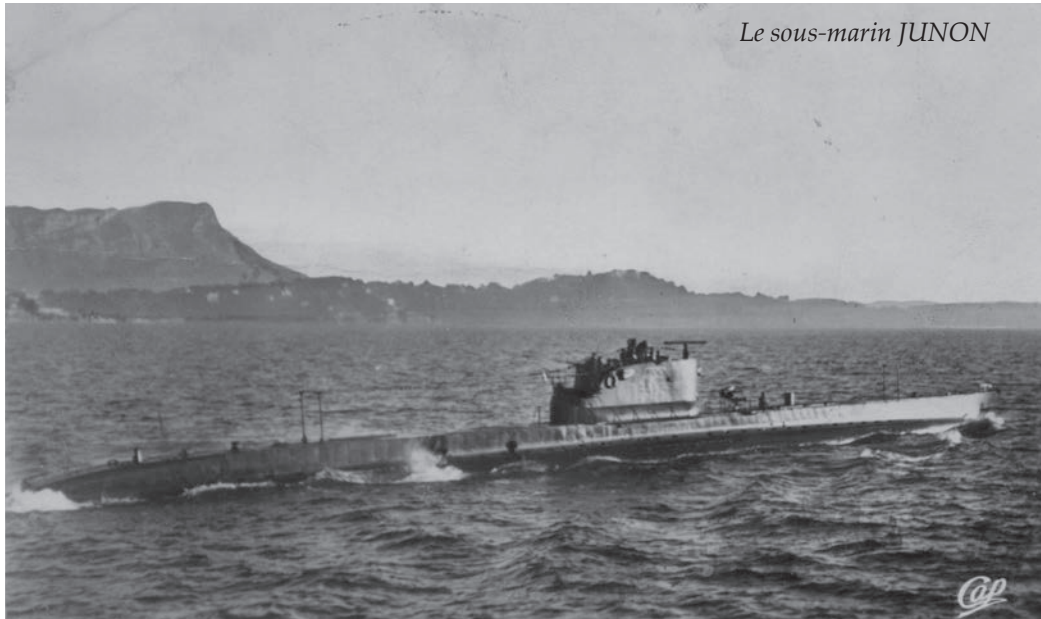
Le 15 août 1944, la flotte alliée composée d’environ 850 navires et de 1 200 péniches de débarquement arrive en vue des côtes françaises. L’affrontement débute par d’intenses bombardements navals sur les positions des régiments allemands. Deux croiseurs français sont atteints par leurs tirs d’artillerie. C’est face à Cavalaire que les 540 marins du croiseur “Gloire” canonnent les blockhaus ennemis. Le débarquement entre Toulon et Cannes sur dix-huit plages succède au déluge d’obus. Après cinq jours de violents combats, l’armée allemande se replie vers le nord. Les alliés occupent le terrain conquis. La libération du sud-est de la France est en marche. La Deuxième guerre mondiale s’achève un an plus tard.

Fier de son baptême du feu, Marcel Deshayes complète son apprentissage sur les sous-marins “Glorieux”, “2518” et “Astrée”. Il intègre ensuite l’École Navale d’Officiers où, après deux ans de formation, il obtient le grade de lieutenant de vaisseau, le poste d’officier en second sur le sous-marin “Junon” et la main de mademoiselle Jeannine Vastel. Leur mariage a lieu le 22 août 1949. En 1952, il commande l’escorteur “Arabe” depuis un an avec le grade d’officier A.S.M. quand





Le sous-marin JUNON



l'ordre de participer à la guerre d'Indochine lui est donné. Il embarque pour un long voyage vers l'Asie sur le navire de transport "Rance". Sa jeune femme ne le reverra jamais.

La guerre d'Indochine 1946-1954

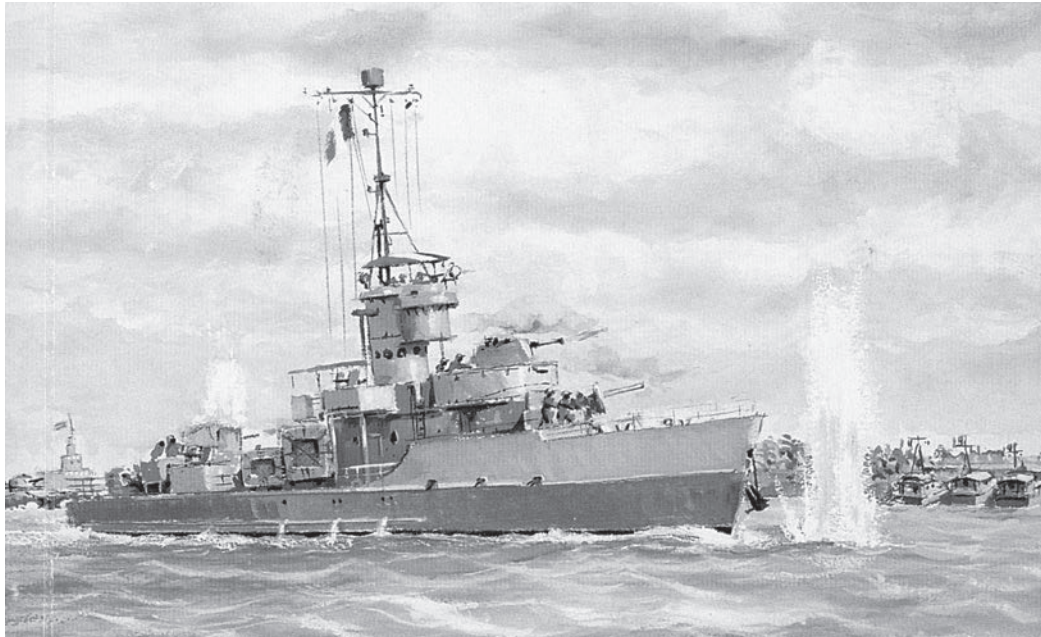
Après l'invasion allemande de 1940, l'effondrement et la capitulation des forces françaises affaiblissent la considération des colonies pour la France. Première étape de la décolonisation, la guerre d'Indochine concerne essentiellement le Vietnam. Solide rassemblement de communistes et de nationalistes, le Vietminh se soulève



LSSL 9022 Arquebuse : halte à Nam Dinh (1952-1953) - Photo Max Perpère

le 19 décembre 1946 et réclame l'indépendance. Pendant huit ans, la France tente de conserver sa domination coloniale. Malgré la bravoure de ses soldats et de ses marins, l'armée française ne parvient pas à pacifier le pays en raison du soutien massif apporté au Vietminh par la Chine devenue communiste en 1949. En mai 1954, les héroïques défenseurs de Dien-Biên-Phu, submergés par le nombre, perdent cette bataille décisive. Elle entraîne les accords de Genève signés deux mois plus tard. La France reconnaît l'indépendance et la division du Vietnam en deux pays.

A son arrivée au Nord-Vietnam en décembre 1952, Deshayes prend le commandement de "L'Arquebuse". C'est l'un des neuf bateaux identiques cédés à la France par les États-Unis. Il est du type LSSL (abréviation de "Landing ship support large" ndlr). Les marins l'appellent "Le croiseur du fleuve". Son équipage est composé de trois officiers et de 55 officiers-mariniers et hommes d'équipage. Long de 48,30 mètres et large de 7,10 mètres, il est armé de 7 canons et de 2 mortiers. Sa fonction consiste à sécuriser fleuves, rivières et cours d'eau, à appuyer les actions des fantassins et à protéger leurs déplacements sur engins flottants. Les nombreuses embuscades du Vietminh et les mines explosives sont les deux dangers auxquels "L'Arquebuse" doit faire face. Plus de mille marins tombent pendant la guerre d'Indochine parmi lesquels un grand nombre de combattants de la marine fluviale. Malgré les périls, Deshayes remplit sa mission avec courage et compétence. Le 9 février 1954, la chance qui le poursuit depuis quatorze mois l'abandonne sur le Nam-Dinh-Giang,



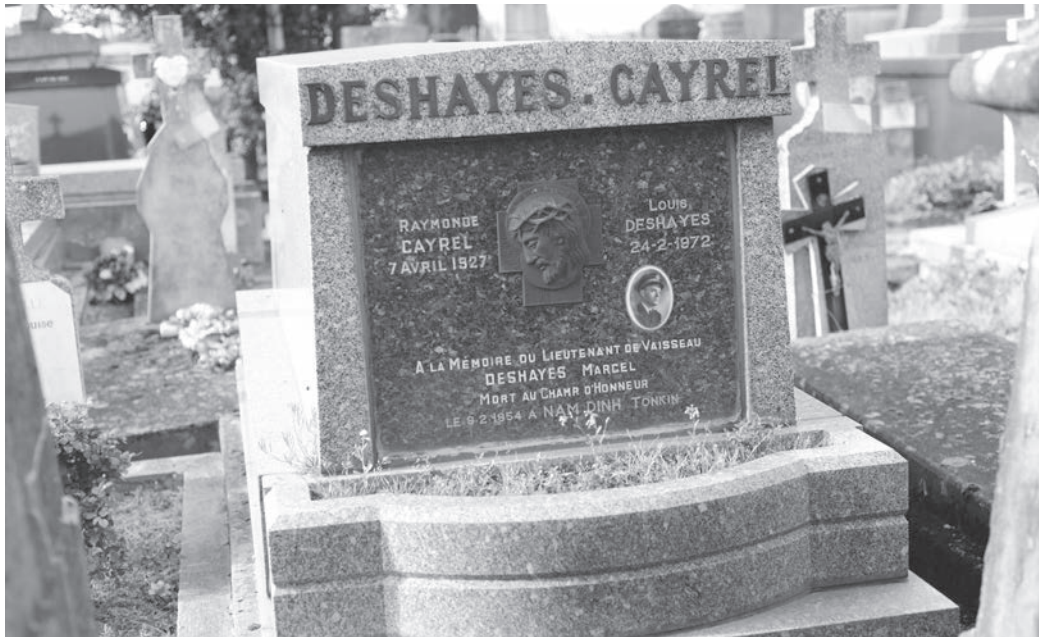
Le LSSL dans l'embuscade par le peintre Alain Coz in "La Marine Française dans La guerre d'Indochine" MARINE ÉDITION

affluent du Fleuve Rouge. A faible distance de Nam-Dinh, "L'Arquebuse" est la cible de très nombreux coups de feu tirés depuis les deux rives. L'embuscade de grande ampleur est menée par une multitude de soldats vietnamiens. Le LSSL réplique par une canonnade puis passe en force et rejoint son port d'attache mais, pour l'équipage, le bilan humain est de trois morts et quinze blessés. Marcel Deshayes, âgé de 32 ans fait partie des tués.

L'Armée de Mer honore le parcours du lieutenant de vaisseau Deshayes. A titre posthume, il est fait chevalier de la légion d'honneur et reçoit une élogieuse citation à l'Ordre de l'Armée de Mer.

Extrait : "Magnifique officier possédant le sens le plus élevé du devoir. Commandant le LSSL Arquebuse, son bâtiment fut pris dans une forte embuscade rebelle au Nord-Vietnam... Grâce à l'allant et à l'entraînement qu'il avait donné à son équipage, il franchit cette embuscade. Est tombé glorieusement, mortellement blessé à son poste de commandement donnant à tous le plus bel exemple de courage calme et de sang-froid. Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec palme."

Il est possible que Marcel Deshayes repose avec ses parents dans la tombe familiale érigée au cimetière du Centre de Blagnac mais nous n'en avons pas la preuve. Peut-être repose-t-il au Vietnam avec ses compagnons d'armes comme lui "Morts pour la France".



ANNEXES

- **La sépulture** des parents de Marcel Deshayes est érigée en 1927 au cimetière du Centre de Blagnac. Son père obtient la concession à perpétuité de son emplacement. Il réside rue des Troènes aux Sept-Deniers, faubourg toulousain séparé de Blagnac par la longueur du pont sur la Garonne.
- **Toulon**, 2 rue Audoye. C'est l'adresse de Marcel Deshayes et de son épouse de 1949, année de leur mariage, à 1952, date de son voyage sans retour vers l'Indochine. C'est à **Equedreuille** en Normandie qu'a lieu leur mariage.
- **"La Marine Française dans la guerre d'Indochine"** par le contre-amiral Estival. Ce livre de référence est dédié par son auteur *"À la mémoire du lieutenant de vaisseau Marcel Deshayes, Mort pour la France à bord de "L'Arquebuse" le 9 février 1954."*
- **"Le Gloire"** : croiseur français mis en service à Brest en 1937. Longueur : 179 m ; équipage : 540 hommes. Marcel Deshayes est à son bord lors du débarquement de Provence.
- **"Junon"** : sous-marin commandé en second par Marcel Deshayes en 1950. Mis en service en 1937. Déclaré hors service en 1954.
- **Officier-marinier** : équivalent à sous-officier dans l'armée de terre.

REMERCIEMENTS

Didier Chapuy et Suzanne Béret pour leur aide précieuse ;
 En Gironde, **M. Max Perpère** et au Pays Basque, **M. Amestoy**, anciens marins sur *"L'Arquebuse"* en Indochine.

SOURCES

"La Marine Française dans la Guerre d'Indochine" par le contre-amiral Estival.
Internet - Google - mots-clé : Marcel Paul Antoine André Deshayes école navale.

En souvenir de Monique Kermel dont nous avons appris avec beaucoup de tristesse le décès le 1^{er} décembre 2016, nous rééditons son article écrit pour commémorer le centenaire de la loi du 1^{er} juillet 1901 sur la liberté d'association. Dans ces quelques pages, elle rappelle le point de départ de l'association qui, bien plus tard, prendra le nom de Blagnac Histoire et Mémoire.

Genèse d'une association

par Monique Kermel

En hommage à Monique Kermel

*le Comité de rédaction
réédite son article
sur la "Genèse d'une
association"
paru en 2001
dans le numéro 22
de Blagnac,
Questions d'Histoire.*

L'Association pour l'étude et la présentation de l'histoire de la Résistance et de Blagnac est née d'une rencontre entre Monsieur Robert Caussat, le Colonel Ravanel, le docteur Contie, Madame Germaine Ricard, le maire de Blagnac Jacques Puig et moi-même, autour d'une idée : faire connaître la Résistance à l'occupant nazi au plus grand nombre, adultes, jeunes, habitants de Blagnac et autres, en dehors des idées toutes faites du culte du héros... Cela à partir d'un support que l'on appelle "la collection Caussat".

Tout d'abord, j'ai rencontré Robert Caussat en 1970 au Centre Culturel de ce qui était alors Sud-Aviation. A l'époque, je préparais une maîtrise d'histoire à la Faculté du Mirail sous la direction du professeur Madame Rolande Treppe, ancienne résistante.

Le sujet en était "Les problèmes culturels à Sud-Aviation. La Bibliothèque ". Madame Rolande Treppe décida de me présenter le bibliothécaire M. Caussat pour qu'il m'aide à travailler sur les statistiques de la bibliothèque.

Là, je fus frappée par une exposition sur la Résistance 1939-1945 qu'il avait réalisée. Pour la première fois, loin des sentiers battus (appel du Général de Gaulle, grenades, batailles), je découvrais à la Résistance des humbles, des inconnus de tous bords ; il y avait, par exemple, des lettres de jeunes étudiants du Lycée Pierre-de-Fermat, fusillés pour actes de résistance. J'étais bouleversée et je me promis, lorsque je serai professeur, de présenter sous une forme analogue à mes futurs élèves cette tragique période de notre histoire.

Je passais ensuite mon diplôme de bibliothécaire et devins directrice de la bibliothèque municipale de Blagnac inaugurée en 1978, située à l'époque rue Sarrazinière, près du gymnase.

Là, je pris contact avec Robert Caussat et lui demandais de m'aider à réaliser cette exposition qui me tenait tant à cœur. Il accepta de travailler avec moi et mit à ma disposition une collection de documents extraordinaires : revues, lettres, photographies concernant la période 1936-1950, récoltés pendant de longues années au cours de recherches auprès de témoins et de fouilles dans les brocantes.

Mon père, Julio Kermel, au courant de mes projets me conseilla de voir Monsieur le maire, Jacques Puig, dont le père avait été résistant ; celui-ci me renvoya à Germaine Ricard, résistante, elle aussi et qui possédait de nombreux documents concernant Jean-Louis Puig, son compagnon.

Quant au docteur Contie, ancien résistant, contacté lui aussi, il me proposa de téléphoner au Colonel Ravanel, Commandant en 1944



De gauche à droite : Monique Kermel, Gisèle Penna, Monsieur Brunet, Labale, puis Serge Ravanel, le Professeur Dambrin, le docteur Contie et Jacques Puig. (Fonds Julio Kermel)

de la région militaire de Toulouse (R4) pour lui demander de faire une conférence sur la Résistance à Sud-Aviation.

Autour de ce premier noyau de personnes très concernées se joignirent MM. Besset, Leblanc, le Colonel Gaudron qui m'aident de leur conseils et témoignages.

Notre objectif était de faire participer la population. Aussi je contactais des Blagnacais, Mlle Brau, professeur d'espagnol, Mesdames Dassieu et Combes et Monsieur Périé ; Béatrice Boisard et Renée Sènié qui me secondaient à la bibliothèque où elles étaient employées ... j'en oublie ... les structures municipales, l'atelier photo, le Centre d'art, le club d'astronomie, le Service communication, les Archives et Madame Penna, maire adjointe déléguée aux Services culturels ... se joignirent à nous.

Un autre objectif était de faire participer les jeunes. A l'exposition comme à la conférence du Colonel Ravanel, la présence de nombreux collégiens fut remarquée. Des anciens résistants de Toulouse ou d'ailleurs répondirent à notre invitation. Madame Blanc-Rouquette, conservateur en chef de la Bibliothèque Centrale de Prêt de la Haute-Garonne, était aussi présente.

Ce fut un grand moment. En effet, cette exposition et ce débat, grâce aux rencontres qu'ils avaient permises, furent le point de départ de notre ASSOCIATION.

Au cours des entretiens qui suivirent, le Colonel Ravanel apprit l'existence de cette collection remarquable de Robert Caussat. Il lui demanda alors d'en faire don à la Commune de Blagnac.

Comment gérer ces documents ?

Cette question amena bien des discussions avec le Docteur Contie, Germaine Ricard, Robert Caussat et le Colonel Ravanel.

Comme il m'était impossible de la conserver à la bibliothèque, le Colonel rencontra Monsieur le Maire qui accepta l'idée de la création d'une association qui s'en chargerait et qui serait subventionnée par la Commune à condition d'y ajouter une commission qui travaillerait sur l'histoire de Blagnac.

La proposition fut acceptée par notre petit groupe, l'idée d'un musée trop réductrice et en concurrence avec le Musée de la Résistance prévu à Toulouse fut abandonnée et nous décidâmes de nous orienter vers une Association pour la présentation de



A l'exposition : de gauche à droite : M. Tancogne, le professeur Dambrin, le Docteur Conlie, Germainc Ricard, Robert Caussat

En 1983, j'obtins un poste de directeur dans une bibliothèque à Pantin, je faisais des allers-retours Paris-Blagnac.

Notre expérience intéressait le Ministère des Anciens Combattants.

Grâce à Serge Ravanel je rencontrais Madame Burgard qui mit à notre disposition des expositions gratuites à charge pour nous de les compléter avec des documents locaux que nous trouverions facilement dans la collection Caussat.

Nous rencontrâmes aussi le directeur d'un musée sur la Résistance en Bretagne, Monsieur Le Chantoux. Mais ces rencontres n'eurent malheureusement pas de suite.

En 1988, année de la préparation du bicentenaire de la Révolution française, je proposais à Monsieur Puig de rédiger des articles sur la création des municipalités à partir de documents conservés aux Archives.

C'est alors que se mit en place un groupe de travail sur l'Histoire de Blagnac avec Béatrice Boisard, Jeannette Weidknet et Robert Cazalé. Il participa à la réalisation de trois fascicules, pris en charge par les services municipaux puis, en 1990, à celle



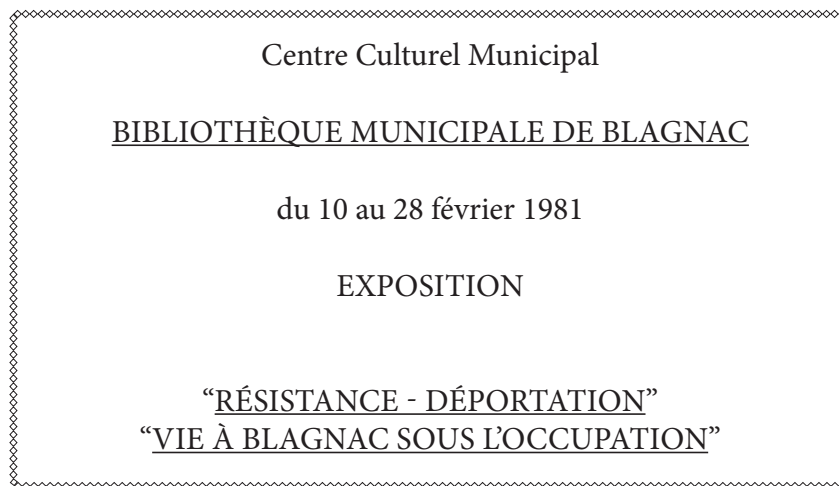
*Au colloque : le Professeur Mambrin, le Docteur Champagnac, Madame Contie.
Au fond quelques-uns des enfants ou adolescents.*

d'un film conçu à partir de documents des archives municipales, très riches concernant cette période révolutionnaire.

Le scénario, écrit par Pierre Gamarra, évoquait le dernier conflit entre le baron de Blagnac et les consuls au sujet du droit de pêche, conflit rendu caduc par l'abolition des droits seigneuriaux et décrivait ensuite le déroulement de la première élection du premier maire et de la première municipalité. Les nombreux rôles, celui du maire François Cantayre, incarné par Monsieur Penna, ainsi que ceux du secrétaire de mairie, du pêcheur, de trois blanchisseuses sur quatre, des électeurs et des figurants étaient interprétés par des Blagnacais. C'est ainsi qu'a été créée une ASSOCIATION, aux multiples activités, autour d'une idée, par des personnes ayant les mêmes objectifs.

Certaines ont disparu, d'autres sont venues apporter leur savoir, leurs compétences pour essayer de faire mieux, toujours mieux ...

Remerciements à Julio Kermel pour les nombreuses photos qu'il a bien voulu nous confier, ayant permis d'illustrer cet article.



L'exposition, point de départ de l'association

Le 23 février dernier, très émus, nous nous sommes inclinés devant l'urne contenant les cendres de notre amie Monique Kermel. Cette historienne chevronnée, à l'origine de l'exploitation des archives locales, est décédée après une longue maladie qu'elle a supporté avec un courage exemplaire. Au nom de nous tous, Monique Izaga lui a rendu hommage en lisant le texte ci-contre.

Hommage de ses amis de BHM
lu par Monique Izaga

Monique,

Nous sommes aujourd'hui rassemblés pour t'accompagner et témoigner de notre amitié à ton égard.

*Nous voulons ce soir parler de toi, même si tu as cultivé la discrétion !
Tu es née d'une famille très connue à Blagnac, d'une mère aveyronnaise et d'un père guyanais qui s'installèrent ici après leurs études.*

Nous t'avons connu à l'école primaire : tu fus pour nous une camarade dynamique, joueuse, aimant la vie !

Après ta scolarité au lycée Saint-Sernin, tu as fait des études d'Histoire à Toulouse. Adulte, tu as œuvré pour de nombreuses causes tout en gardant ta liberté et l'esprit critique de l'historienne.

Tu occupes le poste de première bibliothécaire à la Mairie de Blagnac.

Tu réalises une première exposition sur la résistance, avec l'aide de Robert Caussat, Germaine Ricard, le Docteur Contie et le Colonel Ravanel. Ce fut le déclenchement de rencontres exceptionnelles et le point de départ de l'Association pour l'Étude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac dont Germaine Ricard fut la Présidente et où tu pris la responsabilité des recherches sur l'Histoire de Blagnac.

Puis ta vie professionnelle te contraint à quitter Blagnac pour t'installer à Paris. Après ton départ cette association devint le CERRAVHIS et fut chargée de la gestion de la Maison de l'Histoire créée pour abriter le Fond Caussat, mine de renseignement sur la résistance. En 2001, suite à sa dissolution, l'Association Blagnac Histoire et Mémoire fut créé par Germaine Ricard, Jeannette Weidkmet, disparue quelques mois avant toi, Suzanne Béret et Robert-Henri Cazalé pour poursuivre ce travail de mémoire. Pendant ces seize dernières années tu en as été une membre fidèle, apportant ton aide précieuse lors de nos premières publications.

Tu reviendras souvent voir tes anciens amis mais une nouvelle vie commence pour toi : une vie culturelle très active qui feront de toi une parisienne épanouie !

Une vie tournée vers divers engagements car tu auras le souci de participer à la défense de causes difficiles ;

Tu t'intéresseras aussi aux origines de ta famille, faisant plusieurs séjours en Guyane ; au retour du dernier tu as malheureusement appris que tu étais gravement malade !!!

Nous garderons de toi l'image d'une femme rayonnante, éprise de liberté et de justice, tolérante et fidèle en amitié.

En ce moment et pour plusieurs mois encore, l'environnement de l'Hôtel de Ville se met en phase avec notre époque. L'idée n'est pas nouvelle, depuis la construction de la Mairie-école en 1867, l'Hôtel de Ville a subi plusieurs transformations. Son "histoire" ayant déjà été écrite, nous nous proposons de suivre la création et l'aménagement de la place qui le précède.

La place de l'Hôtel de Ville

par *Suzanne Béret*

Avant 1978

À la construction de la Mairie-école, un espace de terrain sépare cet édifice de la rue Lavigne actuelle afin de faciliter son accès au public et aux enfants. À l'opposé près de la rue Prosper Ferradou, un poids public attire les Blagnacais qui viennent



À droite le poids public (CPA collection BHM)

également s'approvisionner au robinet d'eau potable avant de l'avoir à domicile. Les chevaux de la ferme d'en face se désaltèrent à l'abreuvoir qui le jouxte. La présence de La Poste concourt à animer ce lieu traversé par le tramway de 1914 à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les habitants se l'approprient pour se rassembler à l'occasion de bals, de concerts de l'Union musicale ou de fêtes : le carnaval par exemple. Plus proche de nous, un marché de plein vent s'y installe et les voitures le transforment en "parc de stationnement".

Même sans autre ornement que le micocoulier planté en 1889 pour le centenaire de la Révolution et deux autres arbres, cet espace prend peu à peu le nom de "place" baptisée en 1965 "Jean-Louis Puig", au décès de ce maire élu et réélu depuis la Libération.

Les années qui suivent sous le mandat de son successeur et fils, Jacques Puig, voient une forte expansion démographique : 8 409 habitants en 1968 et 11 865 en 1975. Dans le respect du passé, la ville se projette alors dans l'avenir pour en accueillir 20 000 voire 25 000 "dans les trois prochaines décennies".

*Début
du XX^e siècle
(collection CCMP)*

Carnaval



La place et l'Hôtel de la Poste



Concert de l'Union Musicale



1976-1977



Stationnement encore permis (Photothèque municipale)



Marché de plein vent - clichés Julio Kermel



L'acte de naissance

Pour absorber cet afflux de population, des logements voient le jour dans la Z.A.C. (zone d'aménagement concerté) du Ritouret, de l'Aéroport, dans des lotissements périphériques : cité Bélisaire, chemin d'Aussonne, la Palme route de Grenade, cité Nord rue de Carrière etc.

Aussi en 1977, cet épineux problème semblant résolu, du moins pour le moment, la municipalité envisage de mettre au point un plan de réhabilitation du Centre ancien pour "valoriser l'habitat et l'espace public" tout en le reliant aux constructions nouvelles, en particulier avec la rue Pasteur.

Après avoir incité les restaurations immobilières, le 9 novembre 1977, le Conseil municipal décide l'élaboration d'un "Plan de référence" communal des actions à mener en accord avec "l'Agence d'Urbanisation de l'Agglomération toulousaine". Celui-ci comprend : "l'aménagement de la place Jean-Louis Puig, de l'ancienne gendarmerie, de la place Hérisson, de l'ancienne Poste et du Ramier". Dans cette même séance, constatant que les bâtiments de l'Hôtel de Ville se terminent, les Conseillers mettent l'aménagement de la place Jean-Louis Puig "en tête des travaux urgents à entreprendre en priorité". Avec cette réalisation, ils veulent "améliorer le cadre de vie, renforcer l'attractivité du Centre, affirmer sa fonction par la création d'équipements publics et administratifs marquants dont l'Hôtel de Ville fait partie tout en sauvegardant le patrimoine historique". Cette place, située près de l'église (bâtiment classé), lieu le plus fréquenté de la commune, véritable cœur de la ville, doit "être particulièrement réussie" sur le plan "esthétique". Aussi, le 20 février 1978, sur la proposition du maire, les Conseillers décident de procéder à "un appel d'offres avec concours" pour "l'attribution des travaux à une équipe concepteur-réalisateur". Le 1^{er} avril, une lettre du maire fait part de ce projet au préfet, en précise le coût "800 000 francs environ" et sollicite "une subvention du Fonds d'Aménagement Urbain". L'approbation préfectorale arrive le 19 mai et l'accord pour une aide "de 277 000 francs", le 3 juillet.

Les objectifs

La municipalité n'impose rien aux candidats toutefois elle émet quelques souhaits. Cette place ne va pas être créée "de toute pièce", elle existe déjà (comme nous l'avons vu plus haut) grâce aux Blagnacais qui la font "vivre". Il importe donc "de ne pas détruire cette vie associée à l'histoire du lieu" mais plutôt "de l'enrichir en faisant preuve de discrétion quant à son traitement architectural". La "sophistication gratuite" sera bannie même si ponctuellement "un point fort comme un point d'eau, une sculpture ou autres éléments pourraient donner l'échelle de la place".

Cet espace sera avant tout "réservé aux piétons" même si encore en 1978 les Conseillers municipaux tolèrent "le stationnement d'une quarantaine de voitures". La moitié ouest à la hauteur des rues Pasteur et Prosper Ferradou offrira "une perspective dégagée afin de mettre en valeur l'entrée principale de l'Hôtel de Ville" utilisée lors "des mariages, cortèges et manifestations officielles". L'animation "engendrée aujourd'hui par l'implantation de maraîchers et forains" sera "officialisée et même développée et renforcée".

Le Conseil municipal propose "la création d'un espace-tampon au droit du logement de fonction (concierge), situé au rez-de-chaussée des locaux administratifs, afin d'isoler au mieux celui-ci de la vue et du bruit". Il fait remarquer que pour l'aménagement de cette place "située dans un secteur protégé", il faut "se référer à l'architecture des villages voisins (mails, esplanades, cours, couverts...) et respecter les couleurs de la région sans pour autant exclure les couleurs vives si elles permettent une meilleure perception des espaces créés". Pour délimiter ces derniers "piétonniers ou sites de repos", le choix de "la localisation du végétal et de l'éclairage revêt "une importance capitale". De plus, le mobilier urbain "limité au strict nécessaire (panneaux de signalisation, poubelles publiques, bancs)" devra "s'intégrer au bâti".

Travaux en 1979 (clichés Julio Kermel)



Le choix

Une consultation publique associe l'avis de la population à celui du jury qui va examiner les propositions des candidats. Il se compose de M. Puig, maire, de MM. Maga, Debax, Fidenci, Dauriac, maires adjoints, de MM. Giret et Thomas, conseillers, assistés de MM. Galley, architecte des Monuments historiques, Mesquida, autre architecte, conducteur des opérations, Molinières, représentant de l'équipement Toulouse Ouest, Trantoul, Directeur des Services techniques de la Ville. À partir de septembre 1978, il procède au "dépouillement" des dix projets reçus et désigne "l'équipe lauréate" : l'architecte Christian Hélie et l'entreprise Thomas et Danizan de Toulouse.

Le maire fait part de ses conclusions et des résultats de "l'exposition publique" à l'ensemble du conseil municipal le 27 février 1979. Il lui demande de confirmer ce choix et lui présente les marchés à conclure. Les conseillers approuvent sans réserve et autorisent le maire à signer tous les documents nécessaires. Le préfet donne son accord le 25 avril. Le Maire Jacques Puig, l'architecte Christian Hélie et Pierre Thomas agissant pour le compte de l'entreprise Thomas et Danizan apposent leur signature le 4 mai et les travaux commencent le 30.

La réalisation

Le projet des "lauréats" tient compte du désir de simplicité souhaité par la municipalité et les administrés. Il propose "d'aménager la place de la mairie en un espace entier de composition symétrique affirmant le caractère solennel de ce centre d'activités civiques mais assez libre cependant pour permettre une utilisation permanente et diverse". Pour "matérialiser ces axes de symétrie, des éléments tels que l'abribus, la fontaine, le kiosque à musique s'intégreront dans la perspective tracée par les alignements d'arbres". Ces édifices "serviront de point de repère dans l'approche de la place depuis la rue Pasteur, la rue Lavigne et, ultérieurement, le cheminement piétonnier traversant l'îlot à rénover au sud et le jardin public prévu au nord-est". Dans ces prévisions, les conseillers pensent déjà à la future "place des Arts" réalisée en 1985. La réalisation sur "un seul niveau" favorisera l'utilisation de cet espace par les handicapés physiques. Les matériaux employés (béton coloré et terre cuite) pour le revêtement du sol, l'habillage de la fontaine et du kiosque "ont été choisis en raison de leur bonne tenue et en accord avec la

1980 -
Cliché
Julio Kermel



La place terminée (Photothèque municipale)



gamme des teintes de la région". Mais "pour permettre une meilleure lisibilité des points forts s'y ajouteront des couleurs vives : peinture rouge, grès noir et blanc". Le "marché de base" s'élève à 799 770,39 francs et un avenant de 58 371,10 signé en juin concerne "le remplacement des dalles granitex initialement prévues par des dalles basaltines".

L'inspection provisoire des travaux du 16 janvier 1980 émet quelques réserves. La réception définitive a lieu, en présence de toutes les personnes concernées, le 30 mai 1980.

La réalisation de cette "vraie" place mérite bien le qualificatif de "spectaculaire" donné par Guy Éché dans son ouvrage sur Blagnac.

Le réaménagement

Deux décennies passent sans changement. Après l'incendie qui ravage la halle en 2002, la place des Arts* doit être "repensée". Aussi, une idée de grand réaménagement germe et "prend corps". Monsieur Maurice Bidouilh, adjoint au Maire, délégué à l'Urbanisme, l'exprime le 22 juin 2004 lors de la séance du Conseil municipal. Puisqu'un "lien fort existe entre la place des Arts et celle de la Mairie" le réaménagement simultané des deux places semble souhaitable "afin d'assurer une cohérence globale, une continuité esthétique et la mise en valeur du centre" en conformité avec "le projet Blagnac 2010, élaboré après enquête auprès des habitants de la ville". Celui-ci souligne une fois de plus que la place de la mairie "est le cœur du centre ancien avec la place de l'église" et que "située au croisement des rues Pasteur, Lavigne et Prosper Ferradou on y arrive obligatoirement". D'après l' élu, elle ne nécessite que "des modifications mineures", le programme "ayant été élaboré sur la base des fonctions existantes dans un objectif de réfection simple".

Les travaux pour la rénovation de la place des Arts sans la halle dont la reconstruction a été désapprouvée par les Blagnacais, devaient débuter au premier trimestre 2005 et se terminer six mois plus tard. Leur montant jugé trop onéreux les a retardés. Aussi, en avril 2005, les Conseillers municipaux profitent de l'élaboration du nouveau dossier pour "élargir l'appel d'offres à la place Jean-Louis Puig". En juillet, Madame Françoise Foli, adjointe au Maire, déléguée au Patrimoine et aux Marchés Publics, rappelle aux Conseillers, qu'après examen des dix propositions "une mission de maîtrise d'œuvre a été confiée au groupement Sequences, Dumons, Poirel pour procéder aux études permettant la réalisation de l'aménagement des deux places". Le 7 octobre, elle les informe que "la commission d'appel d'offres réunie le 24 juin et le 21 septembre a choisi huit entreprises spécialisées dans les différents travaux à effectuer (terrassement, assainissement, revêtement du sol, éclairage...) dont le montant total dépasse les 800 000 euros". Après l'avoir écoutée, les conseillers municipaux valident ces choix, décident de solliciter une aide financière du Conseil Général de la Haute-Garonne et autorisent Monsieur le Maire ou Madame Foli à signer avec les titulaires des marchés ainsi qu'avec les services du Conseil Général pour la demande de subvention.

Pour occasionner le moins de gêne possible "le chantier se fera en deux phases : tout d'abord la place des Arts durant 5 mois à partir du 10 octobre et ensuite la place de la Mairie pour une durée de 3 mois environ".

Durant le premier trimestre 2006, se dessine peu à peu le nouveau visage de la place Jean-Louis Puig tel que l'avait décrit Monsieur Bidouilh en 2004 tant sur le plan esthétique que pratique. Selon la municipalité, la configuration précédente "la comprimait" entre une fontaine, un kiosque et un parking. Dorénavant, ces édifices démolis, elle "s'ouvre" largement, rend l'Hôtel de Ville plus visible et facilite le passage vers la place des Arts.

De plus, pour mieux visualiser les trois entrées "mariages", "public" et "auditorium",

Travaux début 2006 (Photothèque municipale)



le dallage ou revêtement du sol présente des différences. Un alignement de cinq jets d'eau à hauteur variable et arrêtés les jours de grand vent « montre » l'entrée principale.

Comme précédemment, seuls "les véhicules de livraison, officiels et pompiers" peuvent accéder sur la place.

Les Conseillers envisagent de "concentrer le marché de plein vent sur la place des Arts" et de "l'interdire sur la place de l'Hôtel de Ville" mais le nombre des marchands ambulants rend ce vœu impossible à réaliser.

Des bancs confortables disposés à l'ombre des tilleuls conservés, aux racines bien protégées et entourés de fleurs offrent la possibilité d'une pause "bavardage ou repos".

Enfin terminée, cette "nouvelle" place Jean-Louis Puig, "ouverte et aérée", accueille la Fête des rues en juin 2006.

Le projet "Blagnac 2010" prévoit bien d'autres rénovations : "les rues du Docteur Guimbaut, Prosper Ferradou, Bacquié-Fonade... quartier du Ritouret, de la place de la Catalogne..." toutes ayant pour but de "rendre la ville agréable à vivre".

Actuellement, dans le même esprit, le projet "Blagnac 2020" va encore plus loin...

*Un prochain article lui sera consacré

SOURCES et BIBLIOGRAPHIE

Archives municipales de Blagnac

Série M : 1M12- 1M35

Série W : 1W229- 1W230- 1W251- 1W294

Photocopies des délibérations du Conseil municipal sur le sujet de mars 2003 à mars 2006 aimablement données par les archivistes que je remercie infiniment

Éché (Guy), « Blagnac Ville et Village », Toulouse, Éché 1985

FORUM Blagnac, Magazine d'information municipale de janvier 1980 à septembre 2006

Revue « Blagnac, Questions d'Histoire » numéro 12 (novembre 1996)

La Garonne en radeaux de Blagnac à Agen

par *Patrice Teisseire-Dufour* (journaliste à *Pyrénées magazine*)

Après avoir construit leurs radeaux au centre de loisirs de Pinot, huit adolescents de Blagnac, encadrés par quatre moniteurs, ont descendu la Garonne jusqu'à Agen du 3 au 17 août 1987. Une aventure unique qui les a marqués et dont ils se souviennent trente ans après.

Into the Wild

Ce qui ne me tue pas me rend plus fort. Alors je me rappelle de la morsure. Saleté de morsure qui nous saisit, malicieusement, presque en traître... A contre-courant serait le mot parfait. Car pousser l'embarcation, dans Garonne, un matin d'août, depuis la berge de Blagnac, juste à l'aval de Toulouse, c'est s'enfoncer dans l'aventure. A moins que ce ne soit l'embarcation qui nous entraîne hors de nous, sur les galets moussus, glissants à souhait, qui nous fait franchir des bouquets d'algues, des lichens de soleil et quelques morves d'écume. Puis il faut y monter, sur notre rafiote, pour voir enfin s'il flotte et s'il est équilibré. Instant crucial. Nous sommes huit : Christophe, François, Jérôme, Johanny, Sylvie, Christine, le petit Jérôme et moi, encadrés par quatre monos : Ghislaine, Bernard, Nathalie, Jean-François... Nous venons de prendre trois semaines de notre précieux temps d'adolescent à fabriquer, au domaine de Pinot à Blagnac, trois radeaux de fortune



Après avoir fabriqué nos trois radeaux au centre aéré de Pinot durant trois semaines en juillet, nous les mettons à l'eau au niveau de l'île de Pecette, le 3 août 1987.



Quand il n'y a pas de courant, il faut souquer ferme en étant synchronisé.



Un moment de pause au fil de Garonne, avant d'arriver au large plan d'eau de Saint-Nicolas de la Grave dans le Tarn-et-Garonne.



Après avoir passé une digue en radeau juste avant Agen, on vérifie l'état des affaires et du journal de bord.

pour voguer sur une route qui nous fait saliver. Oui, trois semaines de fabrique de rêves, à savourer l'échéance du voyage. Du voyage comme ça, je ne savais pas alors grand chose. Nicolas Bouvier, le routard de *l'Usage du Monde*, m'avait balancé à la figure dans le Poisson-scorpion : "On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore, vous rende comme des serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels. On s'en va loin des alibis ou des malédictions natales..." Ouais, ça devait être tout à la fois. Avec en plus l'enthousiasme qui bordait nos dix-sept ans. L'âge de tous les possibles. On ne va pas refaire le coup de ne pas être sérieux à cet âge-là. Rimbaud l'avait déjà écrit. Nous sommes surtout son équipage du Bateau ivre. Car, ce matin-là, de peaux-rouges criards qui nous avaient pris pour cible, parents, frères et sœurs ne sont déjà plus crédibles. On veut les oublier. Gouvernail réglé, bidons vérifiés, pagaies en mains. Ça fait toujours du bien de lâcher les amarres... d'un monde de fracas. Pour la première fois, se sentir les rois au milieu de Garonne. Se laisser chahuter par elle. Mais aussi se laisser bercer par elle.

Alors étrangement, le silence peut nous envelopper et le petit monde du fleuve apparaît peu à peu : gardon, perche, carpe, truite, poisson-chat, martin-pêcheur, héron, pélican, aigrette, milan, épervier... Pour ne pas se laisser trop distraire, les taons nous font des piqûres de rappel.

Baptême

Pendant que les paysages défilent, avec souvent cette haie de peupliers et de trembles se balançant au gré du vent, pendant que les noms de lieux s'égrènent au rythme de Garonne : Quinze Sols, Beauzelle, Fenouillet, les Tricheries... nous sommes déjà comme dans un poème de Pierre Reverdy : "Grisées par les odeurs du large de la terre *"Sous la fougue du vent qui s'ourle"* A chaque ligne des tournants...". C'est à partir de ce moment que j'ai su que l'homme prend conscience de ce qu'il est vraiment quand il se met en marche. Dans ma besace déjà, mes vadémécum, mes faiseurs de rêves : René Char, Antonin Artaud, Francis Ponge, Jules Supervielle, Jean Giono... Mais ici trêve de plaisanterie ou velléité. Déjà des rapides aux tourbillons angoissants. Un tonneau casse. Un autre se laisse emporter et le troisième se désagrège contre un rocher. Le radeau chavire. Et nous coulons corps et biens. Emporté avec le gouvernail que j'essayais bêtement de sauver, je remonte grâce au gilet de sauvetage. Dans le fleuve que l'on aime, il faut bien un premier baptême. Ce fut cette première journée. Au beau milieu de nulle part, parmi les rochers, sous un ciel d'azur. Le temps de reprendre nos esprits, nous étions déjà à la poursuite du bidon où étaient rassemblées nos affaires. L'aventure continuerait de voguer sur deux radeaux. Le soir, au hasard de l'escale, le bivouac s'improvise après le pont de Gagnac. Garonne vous dépouille de vos certitudes.

Un barrage contre les pacifiques

Chaque jour qui passait nous donnait plus d'assurance pour aller plus vite et plus adroitement entre les rochers, pour sentir le souffle rauque de la bête qui dormait en Garonne. Même marqué par l'estampille du silence, il faut rester matois, l'œil attentif au moindre changement. Même quand nous nous baignons régulièrement dans sa sensualité de vouivre maline.

Notre cardo est une avenue de bleu et de vert qui se dandine, un châlit mouvant qu'il faut suivre au gré de son errance. Que seul le cours d'eau connaît. Car dans notre pays, les routes ne suivent pas Garonne. On la laisse tranquille. On lui accorde encore quelques sauvageries, l'autonomie de sa dérivation féconde, juste bordée de champs, enfoncée souvent dans le creux des collines ou de falaises de terre d'où pointent tantôt une abbaye, tantôt un pigeonnier. Parfois survient une affluence



Dernier jour et arrivée au pont-canal d'Agen sous lequel on campera

d'eau de couleur différente : Save, Gimone et tant d'autres se mêlent à sa salive. Et régulièrement nous traversons les arches des ponts. De toutes sortes : pierre, brique, métal... A cette époque-là, les ponts suspendus, ouvrages d'art magnifiques, plein de finesse et d'esthétisme, faisaient encore florès. Ils recueillent notre admiration pour leur aisance et leur souplesse de s'être lancés de chaque côté du fleuve avec légèreté. Fétu de bois porté par les eaux, nous sommes devenus les médiateurs entre ce roman fleuve oublié et celui de la terre. Exceptées quelques barques de pêcheurs ou des canoës, plus personne ne s'aventure sur cet itinéraire sauvage. Nous sommes les pacifiques de Garonne. Dans la sourde violence des rêves, nous marchons sur les traces d'illustres conquérants ou de commerçants téméraires qui transportaient vins, céréales ou autres marchandises vers la mer Océane. Nous sommes en quête de témoignages. Le mieux, un port comme il pouvait y en avoir encore sur Garonne. Celui d'Auvillar, au quai encore altier, aux anneaux attirants, rappelait le passage de ses 3 000 bateaux par an. Mais avant d'y parvenir, après l'énorme bras de Saint-Nicolas de la Grave, il faut savoir franchir les digues, pièges espiègles qui nous contraignent de mettre pied sur la berge. Bernard et Jean-François, nos accompagnateurs, réceptionnent nos embarcations tandis que nous les faisons glisser doucement un étage plus bas. A partir de là, Garonne commence à être encadrée. A sa droite, son canal latéral la suit de près. Un autre barrage encore se profile. Il faut passer coûte que coûte. Descendre le matériel. Et puis, las de tant de combats, nous décidons de monter nos tentes, rive droite, entre prés et forêts. Le premier village se trouve à quatre kilomètres. Ceux qui sont de corvée de vaisselle deviennent alors, mieux que les plongeurs, les trouveurs de source. La veillée se poursuit ensuite en cercle autour du feu de camp. Tandis que les rires, les discussions, les jeux vont bon train, les étoiles crépitent aussi au-dessus de nos têtes. Le vent du soir nous enveloppe enfin, après ces journées caniculaires qui tannent notre peau tendre. Doucement nous nous déformons. Nous sommes devenus des vertébrés aquatiques, enfants de Garonne.

Arrêt nucléaire

Deux tours géantes en fin de construction. La centrale nucléaire de Golfech se tient devant nous. Remontent en nous les paroles de *la Bombe humaine* de Téléphone : "Je suis un neutron bombardé de protons. Le rythme de la ville, c'est ça mon vrai



patron". Un nouveau barrage stoppe notre progression et nous campons au pied de la centrale. La ferme voisine, déserte, permet de nous laver dans un lavabo de plein air. Comme pour nettoyer nos efflorescences. Cette nuit-là, je me souviens d'une gigantesque chasse au dahu dans le champ de maïs.

Drôles de mustangs

De temps à autre, pour ne pas trop dériver, nous décidons une course entre radeaux. Les rapides qui émergent à nouveau augmentent la vitesse et l'adrénaline. Nos embarcations deviennent des mustangs. Nous évitons de justesse des rochers, puis de racler le fond. Un coup de perche, nous repartons, les pagaies déchaînées. Le summum de la descente reste la dernière grande digue avant Agen. Cette fois, nous ne poserons pas pied à terre. Nous avons décidé de la traverser sur le radeau. Toute notre énergie, tous les fibres de nos muscles sont tendus vers ce but. C'est le bruit de la cataracte qui nous a d'abord alertés. Puis les creux qui se forment de plus en plus à mesure que nous approchons du gouffre. Le premier pilier de la digue se dresse à gauche, assez impressionnant. A présent, le radeau avance à toute allure. Tout le monde s'est arrêté de pagayer. Au moment de regarder le deuxième pilier à droite, notre embarcation est comme avalée par cinq ou six mètres de gouffre. Nous sommes tous projetés en avant, évitant à gauche les rochers et à droite les troncs d'arbres. Quand je remonte à la surface, j'ai juste le temps de m'apercevoir avec stupeur que le radeau va s'abattre au-dessus de moi, au risque de m'écraser. Mais à ce moment-là, je suis rapidement aspiré par un courant de fond qui pendant une bonne vingtaine de secondes m'entraîne loin de la chute d'eau, tout comme mes camarades. Enfin presque, car Garonne a avalé ce jour-là le maillot, le short et les godasses de Johanny. Nu comme au premier jour.

L'évasion s'achève sous le pont-canal à Agen où nous dormons dans le rythme du cliquetis des gouttes qui suintent du pont. Une dernière nuit à rêver de nos radeaux que nous laisserons là, après 130 kilomètres de bons et loyaux services durant ces quinze jours. Cette traversée coule encore dans mes veines chaque fois que je descends une rivière en raft ou canoë. J'ai toujours 17 ans.

(suite)

De Garonne, je porte encore en moi :

Les ricochets de mon enfance

Garonne, source désordonnée de richesses et d'espoir
Ne tenais-tu pas le cordon sédimentaire de mon enfance ?
Ta bouche de lumière noie les saletés qui t'accablent
Et tes cheveux d'argent flottent dans le vent d'Autan ;
Pureté qui recueille une gerbe de sous-bois,
Qui se regroupe autour de tes discours de mouettes et d'aigrettes,
Tes explications s'appuient sur des montagnes d'avenir,
Quand tu m'accaparais par de longs traquenards sous tes ponts,
Dans les cabanes sur les galets,
Festins de sable aux paupières mouillées,
Protégés par la garnison des orties,
Les ricochets de mon enfance se ramassaient à contre-courant.
Je ne gardais en moi que la réconciliation avec les rivières du ciel.
J'en étais venu à imaginer les barreaux de ta prison grignotée,
A entendre crier : la prisonnière s'est échappée,
Et moi au creux de ta main à naviguer comme un fou,
Entre rapides, digues, bras oubliés, sur ton corps sans cesse remodelé,
Seul, comme le chiendent, à l'écoute de nouvelles expériences,
L'apprentissage du temps dérivant vers de nouveaux rivages,
Épave de mots tressés dans le long méandre de ma liberté...



J.-G. de Maniban - Musée de l'histoire de la médecine - Hôtel-Dieu - Toulouse - Fonds BHM